L'unification de l'Europe

(1934)

Pour nous qui nous sommes réunis ici autour d'une idée, j'ai le sentiment qu'il n'est plus nécessaire de discuter de la nécessité et de la logique impérieuse de notre conception ; ce serait une perte de temps. Tous les dirigeants, les scientifiques, les artistes et les lettrés sont depuis longtemps convenus que seul un rattachement étroit de tous les États à un ensemble supérieur pourra atténuer les difficultés économiques, réduire les risques de guerre et dissiper les inquiétudes suscitées par la menace de conflit, qui sont elles-mêmes

une des causes de la crise économique. La tâche qui nous incombe consiste à faire passer nos idées de la sphère des discussions stériles à celle de l'action créatrice.

Pour cela, il faut que nous prenions conscience avant tout des difficultés exceptionnelles qui font obstacle à la réalisation de cette idée, car celle-ci n'appartient pour l'instant, comme à l'époque de l'humanisme, qu'à une mince couche supérieure, elle n'a pas pris racine dans l'humus des peuples et nous nous rendrions coupables d'un mensonge si nous cherchions à nous persuader que nous nous sommes déjà rapprochés de notre but. Reconnaissons donc en premier lieu la suprématie, inscrite dans les faits du temps présent, de l'idée opposée, le nationalisme. L'idée européenne n'est pas un sentiment premier, comme le sentiment patriotique, comme celui de l'appartenance à un peuple, elle n'est pas originelle et instinctive, mais

elle naît de la réflexion, elle n'est pas le produit d'une passion spontanée, mais le fruit lentement mûri d'une pensée élevée. Il lui manque d'abord entièrement l'instinct enthousiaste qui anime le sentiment patriotique. L'égoïsme sacré du nationalisme restera toujours plus accessible à la moyenne des individus que l'altruisme sacré du sentiment européen, parce qu'il est toujours plus aisé de reconnaître ce qui vous appartient que de comprendre votre voisin avec respect et désintéressement.

À cela s'ajoute le fait que le sentiment national est organisé depuis des siècles et bénéficie du soutien des plus puissants auxiliaires. Le nationalisme peut compter sur l'enseignement, l'armée, l'uniforme, les journaux, les hymnes et les insignes, la radio, la langue, il bénéficie de la protection de l'État et fait vibrer les masses, alors que nous n'avons jusqu'ici, au service de notre idée, rien d'autre que la parole et l'écrit dont l'effet reste insuffisant face à

ces moyens rodés depuis des centaines d'années. Avec des livres et des brochures, avec des congrès et des débats, nous ne touchons jamais qu'une part infime de l'ensemble des Européens, et précisément ceux qui sont déjà convaincus, de telle sorte qu'en réalité, nos efforts restent vains quand ils ne se servent pas également des nouveaux moyens techniques et visuels de diffusion militante des idées.

Prenons l'exemple de nos débats d'aujourd'hui : demain, peut-être, dans un journal, au milieu de centaines d'autres nouvelles, un court extrait de notre discussion sera publié, sur lesquels des millions d'yeux glisseront en un instant avec indifférence, et demain, quand nous voudrons vérifier l'effet produit en interrogeant le chauffeur qui nous ramène chez nous ou le marchand de tabac chez qui nous achetons nos cigarettes, nous nous apercevrons que, même dans la ville où s'est tenu le congrès, la masse anonyme,

en réalité, n'a pas du tout pris note de nos efforts. Nous nous rendons compte que ce que nous prenons un peu trop vite pour des actions est resté une fois encore un simple geste, un de ces gestes louables mais inutiles auxquels les élites, depuis des décennies, depuis des siècles, s'essaient sans relâche.

Si notre idée doit avoir des effets réels, nous devons donc la faire sortir de la sphère ésotérique des discussions intellectuelles et consacrer toute notre énergie à la rendre visible et convaincante pour un cercle élargi. À cette fin, la parole, restons-en conscients, ne suffira pas, et nous devons y ajouter toutes les forces de diffusion militante aujourd'hui existantes afin de donner de la visibilité à nos idées pour les masses.

Reconnaissons et admirons la façon remarquable dont le nationalisme, alors qu'il dispose déjà de tous les leviers de l'État, maîtrise l'art de se mettre en scène.

Rappelons le discours de Mussolini devant deux cent mille personnes, ce premier mai sur le champ de Tempelhof qui rassembla plus d'un million de gens¹, les défilés sur la place rouge, à Moscou, où deux millions de travailleurs et de soldats ont marché en un cortège ininterrompu pendant des heures et apprenons de ces exemples que la masse éprouve le mieux son bonheur d'être ensemble quand elle se sent visible et manifeste en tant que masse. Dans tous ces effets de masse agit une force hypnotique, tandis que montent l'ivresse et l'exaltation dont aucune croyance véritable ne peut se passer, mais que jamais la simple lecture d'une brochure ou d'un journal ne pourra répandre dans la profondeur des nations.

Si nous n'arrivons pas à susciter un tel

1. Le 1^{er} mai 1933 fut organisé sur le Champ de Tempelhof, au sud de Berlin, un rassemblement couronné par une harangue de Hitler et destiné à remplacer la traditionnelle manifestation du mouvement ouvrier par l'exaltation de l'unité nationale, à l'opposé de la lutte des classes (NdT).

enthousiasme pour notre idée^A, par le bas, au fond du cœur et du sang des peuples, toutes nos formules resteront vaines, car jamais dans l'histoire le changement n'est venu de la seule sphère intellectuelle et de la simple réflexion. Nous devons donc avant tout donner de la visibilité et de la passion à notre idée, la faire passer de l'état d'idéologie à celui d'une organisation capable de militer pour sa diffusion et lui imprimer un caractère ostensible et non seulement logique. C'est dans ce sens pratique et organisationnel que toutes nos pensées et nos propositions doivent se concentrer et chacun de nous devrait avoir pour perspective les possibilités pratiques et psychologiques.

Permettez-moi d'essayer de vous soumettre au moins une suggestion qui irait dans ce sens et permettrait de rendre visible notre idée.

La tragédie de l'idée européenne est qu'elle n'a pas de centre stable sur lequel

se fonder. Notre Europe manque d'une capitale, car Genève, qui aurait dû jouer ce rôle, n'est pas devenue une capitale^B comme Washington, mais est restée un lieu de congrès où se rassemblent les émissaires de tous les États et de toutes les catégories, non le peuple, mais les diplomates — qui forment eux aussi une couche supérieure extrêmement mince. Ce qui s'y déroule et s'y décide n'a jamais jusqu'à présent touché le sentiment des masses ni pris un véritable élan. Genève n'est jamais devenue populaire et le travailleur slovaque ou le marin norvégien lui associent, dans la mesure où ils en connaissent ne serait-ce que le nom, la Société des Nations, une institution qui ne touche en rien leurs sentiments et leurs passions, et dont les débats politiques et économiques se dérobent à leur vue et à leur sensibilité.

Tant que l'idée européenne, je le répète, n'aura pas pris une forme fondamentalement visible, sensible et capable de susciter

l'enthousiasme, tant qu'elle sera pas devenue une sorte de patriotisme et de supranationalisme^C pour les individus, elle sera condamnée à la stérilité et ne parviendra pas à se transformer en réalité. Nous devons avant tout lui trouver le centre visible [qui lui fait encore défaut, rassembler de manière visible, au sein d'une organisation, les nombreuses énergies qui, à l'heure actuelle, agissent inconsciemment dans le sens de l'unité européenne. Nous devons enfin, au lieu de ces formes d'un humanisme abstrait que sont les paroles et les brochures, inventer une politique européenne ostensible et persuasive. Toutes nos propositions doivent prendre cette direction, s'orienter vers la pratique, rester sur le terrain du sensible et du visible.]¹

1. Le passage entre crochets est rayé dans le manuscrit ; il ne figure pas non plus dans la traduction française conservée sous la forme d'un manuscrit dactylographié dans le Fonds Zweig de la State University of New York à Fredonia, cf. la notice *infra* (NdT).

Permettez-moi de vous soumettre une proposition allant dans ce sens : je serais heureux que vous la jugiez pertinente, mais je me réjouirais plus encore si elle pouvait être surpassée ou du moins étayée par une proposition meilleure et plus efficace. Je viens de souligner que des liens européens supranationaux^D existent déjà sous des formes diverses. Chaque année voit se dérouler des manifestations sportives réunissant toutes les nations et des congrès internationaux par centaines, congrès de médecins, de théologiens, de travailleurs, d'écrivains, de directeurs de banque, de sociologues, de physiciens, de techniciens, d'employés des postes, d'éleveurs de volaille, de philosophes, de marchands de vin – j'énumère volontairement ces professions sur un mode un peu burlesque, ne retenant qu'une petite série dans un catalogue interminable, car il n'y a *de facto* pas un milieu, pas un groupe qui, dans notre monde fait de diversité, ne se retrouve pas

chaque année pour un congrès. Chaque fois, au cours de ces rencontres, se nouent des contacts vivants animés par un sentiment européen, chaque fois un petit cercle prend conscience de la nécessité d'une entente supranationale. Mais ce n'est jamais qu'un bourgeon isolé qui s'épanouit et qui se fane sans que personne le remarque dans le fourmillement gigantesque.

À l'occasion de tous ces congrès, l'effet de visibilité, cet élément visuel que je tiens pour si nécessaire, ne se manifeste que l'espace d'une journée, voire d'une heure, notre réunion d'aujourd'hui, elle aussi, retombera fatalement dans cette sphère de l'éphémère. Mais si une organisation – c'est là ce que je propose – pouvait obtenir que tous les congrès internationaux soient regroupés dans le temps et dans l'espace de telle manière qu'ils se déroulent toujours, pendant l'année en cours, dans une ville et durant un mois, alors cette

ville, pendant un mois, pourrait acquérir la visibilité d'une capitale de l'Europe. Du fait que tous les travailleurs, les juristes, les savants, les dentistes, les employés, les paysans, en somme tous les habitants de la ville, pourraient, pendant ce mois, chacun dans la catégorie dont il partage les aspirations, se sentir reliés aux pays étrangers, cette ville serait véritablement imprégnée de notre idée européenne, de même que la région et peut-être même tout le pays environnants, et des mois, des années après, elle se souviendrait encore de ce grand moment vécu en commun.

La même force qui habituellement se perd à force d'être éparpillée et morcelée se concentrerait ainsi en une seule grande action démonstrative, ce qui aurait de l'importance, car les hommes conservent rarement la mémoire d'un grand événement de leur pays s'il ne revêt pas un caractère solennel. Supposons donc que tous les congrès d'une année soient un

jour prévus à Helsinki^E, à Prague ou à Lyon, ou à Hambourg, ou à Glasgow (je fais exprès d'exclure les métropoles de millions d'habitants comme Londres, Paris, Berlin, parce qu'elles sont trop grandes pour que même la plus importante foule d'étrangers venue pour tel ou tel congrès puisse y rester visible), cette ville, un mois durant, serait pavée des drapeaux de toutes les nations, elle s'animerait et retentirait de toute la diversité des langues européennes, des cérémonies y seraient organisées, et pour des décennies la ville et avec elle tout le pays resteraient marqués par le souvenir du rôle de capitale de l'Europe qui lui serait revenu au vu et au su du monde entier.

Ne redoutons pas que ces festivités puissent prendre une tournure quelque peu théâtrale, mais gardons au contraire à l'esprit que rien n'est aussi nécessaire à notre idée que ce qu'on appelle en Allemagne l'habillage, en France la mise en

scène¹ et affranchissons-nous sur ce point de tout scrupule timoré. Depuis l'Antiquité toute forme de politique^F a régulièrement cherché à acquérir de la visibilité et une politique européenne doit être servie par toute la force et la ruse de la technique européenne, par la radio et les haut-parleurs, par des festivités sportives et des événements spectaculaires, par le déploiement de grandes masses pleines de vie, car seule une masse visible fait impression sur la masse et un mouvement puissant dans un espace réel stimule le mouvement intellectuel. Si nous voyageons ainsi de ville en ville, nous pouvons espérer qu'à tous les endroits où toutes les classes et les milieux auront été rassemblés à la manière d'un parlement européen, ces liens resteront une idée vivante et féconde, que l'organisation que nous aurons fondée dans ces lieux ne regroupera pas seulement un

1. En français dans l'original allemand (NdT).

cercle éphémère, mais sera nourrie et renforcée dans toutes ces classes et dans tous ces milieux. C'est ainsi que nous pouvons espérer que peu à peu nos idées bénéficieront d'une certaine popularisation. Chaque ville et chaque pays voudra emboîter le pas aux autres et cette compétition qui s'est trop souvent traduite en hostilité, nous devons la convertir en émulation au service de l'esprit de communauté et d'hospitalité.

Bien sûr, il faudra des années pour que nos pérégrinations atteignent et pénètrent toute l'Europe, mais ces détours de ville en ville me semblent en tout cas plus fructueux que la simple action par la parole et par l'écrit, car celle-ci – ayons l'honnêteté d'en convenir – n'atteint jamais qu'un cercle supérieur sans pouvoir, tandis que les grandes masses avec lesquelles nous devons compter et, surtout, au-devant desquelles il nous faut aller, ne peuvent être touchées que par ce qui est à portée de

leurs sens, par l'image qu'elles perçoivent et non par les paroles; elles ne pourront être entraînées que par une organisation énergique et capable de les empoigner^G.

Le sentiment national des Français, des Allemands, des Italiens et de tous les peuples, s'est forgé peu à peu grâce à l'alliage de multiples sentiments d'appartenance au terroir natal. Si plusieurs siècles furent nécessaires pour en arriver là, nous devons sans doute prévoir des décennies pour l'aboutissement de notre idée^H. Il importe avant tout de commencer et nos efforts [...]^I.

L'avantage serait de surcroît de montrer publiquement en toute clarté quels pays d'Europe sont aujourd'hui déjà mûrs pour l'idée européenne et quels autres l'envisagent avec méfiance ou même la

1. La suite de cette phrase manque dans le manuscrit (note de K. Renoldner, qui a établi le texte original). Le texte de la traduction conservée dans le Fonds Zweig de la State University of New York à Fredonia se limite à «L'important est – avant tout – de nous mettre à l'œuvre».

récusent. Mais je nourris l'espoir que tous seraient volontiers disposés à accueillir sans réticence un tel congrès universel et même qu'une certaine rivalité, au contraire, entraînerait les différentes nations et les villes à vouloir chaque année devenir la ville des congrès et la capitale de l'Europe.

Ce ne serait, je le sais parfaitement, qu'un début. Mais ce serait en tout cas une façon de rendre notre idée visible et ostensible, qui n'exclurait pas d'autres formes d'action plus efficaces et qui, dans la mesure où elle resterait tout à fait apolitique et n'impliquerait aucun engagement^I, serait réalisable, comme je l'espère. Le plan que je propose ne sera pas forcément celui par lequel nous commencerons, mais il faut que commençons de quelque manière.

Ne perdons pas de temps, car le temps ne travaille pas pour nous, ne nous fions pas au bon sens qui n'est pas, en ce temps de contradictions, la chose la mieux par-

tagée, et abandonnons la croyance purement humaniste selon laquelle on pourrait avec des paroles, des écrits et des congrès, obtenir un résultat dans un monde saturé d'armements et de défiance mutuelle. Gardons à l'esprit la formule de Faust qui rejetait fermement l'interprétation conduisant à dire : «Au commencement était le Verbe» – et la remplaçait par ces mots plus véridiques : «Au commencement était l'action¹.»

Notice

1. *Faust*, Cabinet d'étude I, v. 1237, p. 235 dans Goethe, *Faust*, Paris, Bartillat, 2009, deuxième édition (coll. Omnia), 2012 (NdT).